

classe par les appareils ; faut pas se faire « d'illusions » sur « le décalage entre la classe ouvrière et ses directions » (p. 2).

— Toutefois, comme lot de consolation, il y a les « bavures », les « miettes » : dans le cadre de la fameuse crise qui n'en finit pas de mûrir, tant à la C.G.T. qu'au P.C., il y a des militants écœurés qui se sont détachés des directions bureaucratiques et « cherchaient un programme politique ». Ceux-là « se tournent vers les groupuscules ».

Conclusion : *Recruter*. C.Q.F.D.

b) En se cantonnant à cette « analyse » formelle, on escamote les rapports de classe actuels et à venir.

Tout au long du texte, le problème de la situation de la classe ouvrière est posé comme le problème des rapports du prolétariat avec les organisations traditionnelles et non sous l'angle des rapports entre la classe ouvrière et la bourgeoisie du point de vue de l'insertion du prolétariat dans l'ensemble des rapports de classe. Ce qui a pour corollaire le fait de poser le problème du travail ouvrier en dehors de toute perspective stratégique. Dès lors, de ce point de vue, mai ne peut être perçu que comme une parenthèse. Une parenthèse ouverte d'abord par le débordement des appareils, et fermée par le retour en force des organisations traditionnelles qui ont repris « tout leur poids ». Que reste-t-il, en fin de parenthèse, comme « acquis de mai » ?

De nouveaux rapports sociaux ?

Un nouvel équilibre de forces entre bourgeoisie et prolétariat ?

Non : « la crise accentuée des directions ouvrières ».

Malgré cette crise, les organisations traditionnelles, ayant repris tout leur poids, « elles restent les seules capables d'organiser la classe ouvrière » (p. 3).

Limités à cet angle d'analyse, les grands mouvements sociaux perçus du point de vue des rapports entre la classe et l'appareil apparaissent non comme des phénomènes historiques, mais comme des phénomènes relevant de la nature : vague après vague, au rythme balancé des flux et reflux, l'histoire défile, une vague effaçant l'autre, le reflux défaisant ce que le flux a fait.

C'est pourquoi : « il faut dire clairement que les conditions d'un travail dans la classe ouvrière n'ont pas été radicalement changées par mai » (p. 4).

Une telle vision empêche évidemment totalement de comprendre ce que fut mai. Mai a été, avant tout (c'est une évidence, mais utile), une lutte de classe d'une ampleur extraordinaire entre l'ensemble des couches sociales et d'abord entre prolétariat et bourgeoisie. Mai a été une crise spécifiquement politique, marquant après de longues années l'irruption des masses sur la scène historique. A travers mai, la classe ouvrière a développé de nouvelles formes de lutte et de nouvelles formes d'organisation pour les assumer. A travers mai, la classe ouvrière a réappris, même de façon embryonnaire, les chemins de son organisation autonome : et cela, c'est une rupture fondamentale.

Voilà quels sont les acquis de mai ! et non, le débordement des appareils, la reprise en main par les appareils et, enfin : l'impuissance.

Précisons que nous ne nions ni l'existence, ni l'importance des organisations traditionnelles, mais on ne peut comprendre leur rôle qu'en l'intégrant à l'ensemble des rapports de classe.